

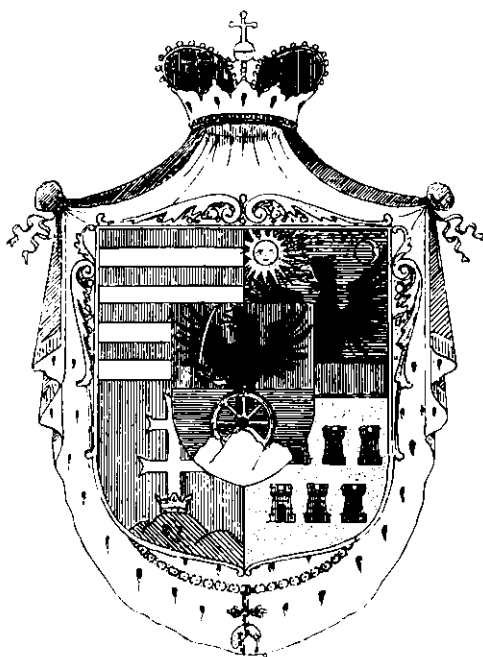
UN HÉROS HONGROIS

François Rakoczy II

Prince de Transylvanie

PAR

Le Chevalier Joseph Joûbert



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1907



UN HÉROS HONGROIS

François Rakoczy II

Prince de Transylvanie



FRANÇOIS RÁKÓCZI II

d'après un portrait peint par Adam Mátyóki.

Imp. Ch. Weymann

UN HÉROS HONGROIS

François Rakoczy II

PRINCE DE TRANSYLVANIE

PAR

Le Chevalier Joseph Joûbert

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES

MEMBRE CORRESPONDANT

DE LA SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA

ET DE L'ATENEO VENETO

MEMBRE DE LA SOCIETÀ GEOGRAFICA ITALIANA

DU COLLEGIO ARALDICO DI ROMA

ET DU GENEALOGISCH-HERALDIEK GENOOTSCHAP "DE NEDELANDSCHE LEEUW"



ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—
1907

•

—

—

UN HÉROS HONGROIS

FRANÇOIS RAKOCZY II

PRINCE DE TRANSYLVANIE ⁽¹⁾

MESSIEURS,

Le 17 janvier 1688 un spectacle grandiose et émouvant à la fois se déroulait devant les remparts de la forteresse hongroise de Munkacs (2), assiégée depuis des années par les troupes autrichiennes du général Carafa. Toute la valeureuse garnison, qui, après sept semaines d'un formidable bombardement, venait de capituler avec les honneurs de la guerre, était rangée en ligne, fière et triste à la fois, drapeaux déployés, tambours battants, prête pour la dernière parade et attendant les adieux de son chef vaincu non sans gloire.

Qui allait donc passer en revue ces intrépides défenseurs de la citadelle, pendant des mois criblée de grenades et de mitraille par la fureur des assiégeants ? Un prince, presque un enfant, revêtu de l'élégant costume national, sur la tête aux boucles soyeuses le *kalpack* surmonté de l'aigrette, sabre

(1) Conférence donnée à l'Université catholique d'Angers, le 8 février 1907.

(2) Munkacs, dans le comitat de Bereg, au sommet d'un roc, au pied duquel roule la Latorcza ; ville jadis entourée d'une triple ceinture de fortifications.

au poing, portant la masse d'armes ornée de pierreries, se grandissant sur son petit cheval, qui caracolait tout fringant. Et ce général de douze ans, solide dans les étriers, l'air crâne, la parole un peu émue, mais vive, harangua comme un vieux reître ces capitaines défigurés ou mutilés, ces rudes soldats aux traits amaigris par les rigueurs d'un long siège, dont le jeune guerrier avait si courageusement partagé les fatigues et les dures privations.

C'était François Rakoczy II, le futur héros de la « Guerre d'Indépendance » (1) destiné à incarner dans sa célèbre personnalité l'âme ardente de la Hongrie, l'impétueux patriotisme des Magyars ! Aux côtés du petit seigneur se tenait sa mère, Hélène Zrinyi (2), renommée pour sa beauté, veuve de François Rakoczy I^{er}, remariée (3) à Émeric Thököly, l'audacieux prince qui s'était mis résolument à la tête des Hongrois, impatients du joug impérial. « La Commandante » de Munkacs, comme la surnommaient volontiers ses compatriotes, avait pendant trois ans déployé une admirable énergie pour la défense de cette forteresse, qu'elle ne s'était résignée à rendre qu'à la dernière extrémité. Avec un tel exemple devant les yeux, il n'est pas surprenant que son fils, joie et orgueil de cette noble héroïne, n'ait point bronché aux détonations des bombes ébranlant les murs de la citadelle investie.

D'ailleurs, il n'avait qu'à suivre les prouesses de ses aïeux paternels comme les exploits de l'illustre lignée d'où sa mère tirait son origine. Depuis près d'un siècle princes élus

(1) Né le 27 mars 1676, au château de Borsi, dans le comitat de Zemplén. Sur son rôle historique voir [E. Horn : *François Rákóczi II, prince de Transylvanie*, ouvrage couronné par l'Académie française, Paris, 1906.

(2) Née en 1643, fille du comte Pierre Zrinyi et de la comtesse Catherine Frangepán, mariée le 1^{er} mars 1666 au prince François Rakoczy I, morte à Ismid (Turquie) le 18 février 1703.

(3) Le 15 juin 1682, au château de Munkacs.

de Transylvanie, les Rakoczy n'avaient cessé de combattre l'Empire, faisant de leur pays montagneux le rempart de la Liberté politique. Le père de notre héros, François Rakoczy 1^{er}, converti au catholicisme, néanmoins poursuivi par la haine implacable de ses ennemis, était mort relégué tristement dans ses terres aux confins de l'Autriche (1).

Quant aux Zrinyi, cette grande famille avait donné dès le xvi^e siècle une brillante succession de capitaines et de diplomates, champions de l'Europe contre le fanatisme musulman ou la domination autrichienne et aussi versés dans la science militaire qu'habiles dans l'art des négociations. La Poésie était venue plus tard ceindre d'une étincelante auréole la gloire de cette Maison en la personne de Nicolas Zrinyi (2), vainqueur des Turcs, et qui dans sa fameuse épopée *la Zrinyade* avait chanté en strophes brûlantes les hauts gestes de son grand-aïeul, « le Léonidas hongrois », l'héroïque défenseur de la forteresse de Sziget (3) contre les furieux assauts de Soliman II et de ses vingt-cinq mille Janissaires.

Malgré tant de bravoure l'histoire de cette fougueuse race, comme victime d'une impitoyable fatalité, image en quelque sorte du destin de la Hongrie, n'offre qu'un défilé de tragédies lugubres, telles qu'aurait pu en créer de toutes pièces le génie dramatique d'un Sophocle ou d'un Shakespeare. Voué à la funeste destinée de ses aïeux et martyr de son patriotisme, le père d'Hélène Zrinyi avait eu la tête tranchée à Vienne (4), et le frère de la « Commandante »,

(1) Le 8 juillet 1676, au château de Makovicza.

(2) Né en 1616, mort en 1664. Son poème *Obsidio Sigetiana*, « la Sirène de l'Adriatique », forme 15 chants et parut à Vienne en 1654.

(3) Enseveli en héros sous les ruines de la forteresse, prise par les Ottomans en 1566.

(4) Décapité pour avoir revendiqué les droits du peuple hongrois, 30 avril 1671.

le comte Balthazar, devenu fou en prison, devait s'éteindre misérablement dans les fers, où le despotisme l'avait tenu enchaîné.

François Rakoczy avait été élevé à une rude école ; dès l'âge de cinq ans retiré des mains des femmes, l'enfant fut confié par sa mère à un précepteur, chargé de lui enseigner le latin et toutes les connaissances nécessaires à un jeune prince, appelé à jouer dans son pays un rôle militaire et peut-être politique.

Bientôt une cruelle lutte s'engagea dans le cœur de la tendre mère. Entraîné par son ardente ambition Thököly (1), son époux, avait nourri le coupable projet de livrer au sultan de Constantinople, comme gage de sa fidélité, son propre beau-fils François Rakoczy. Hélène se trouvait partagée entre l'amour conjugal, qui réclamait le sacrifice de son enfant, et l'amour pour son fils, le dernier descendant des Rakoczy, qu'elle ne devait pas laisser partir au loin comme otage chez un peuple païen, semi-barbare. Dans un moment de faiblesse l'épouse avait cédé en sanglotant aux instances de son mari ; mais à l'instant suprême du départ, les chevaux sellés et le petit prince en larmes lui faisant ses adieux, le courage de se séparer de son enfant chéri manqua soudain à la mère. Reprenant toute son énergie, elle déclara fermement à son seigneur et maître que, quoi qu'il advînt, elle ne renoncerait pas à son fils, qui resterait au château séculaire de ses aïeux.

Devant ce ferme refus Thököly (2), abandonnant son funeste dessein, partit seul pour l'armée des Ottomans. Hélène, que devaient frapper des malheurs continus, allait demeurer de longues années sans revoir l'époux dont elle

(1) Né à Arva en 1657, mort à Ismid en 1705, surnommé « le roi des Kouroucz ».

(2) A son arrivée parmi les Ottomans Thököly fut arrêté et emprisonné à Belgrade.

admirait tant la bravoure téméraire et à qui elle écrivait au cours du siège de Munkacs : « A la vie, à la mort sans aucune crainte ! Nulle misère ne saurait me séparer de vous ! »

Bien des crimes, bien des trahisons, même en Hongrie, terre des Preux par excellence, ont terni ces temps troublés, où l'âme inquiète cherchait le vrai chemin du Devoir, où les Grands risquaient maintes fois dans la mêlée confuse des partis leur fortune, leur honneur, leur tête ; mais du moins l'histoire impartiale doit reconnaître que les caractères étaient à cette époque autrement trempés que de nos jours.

D'ailleurs l'exemple partait souvent de haut, du trône même ; reines ou princesses montraient le courage le plus viril... ou plutôt le courage vraiment *féminin*, et leur intrépidité arrachait parfois des cris d'admiration aux hommes de guerre, par exemple dans cette séance mémorable de la diète de Presbourg, convoquée dans un péril extrême, et où Marie-Thérèse (1), couronnée du diadème de Saint-Etienne, ceinte de l'épée royale, élevant dans ses bras l'impérial enfant qui venait de naître, confia son fils au noble dévouement des Hongrois et fut acclamée par les Magnats tirant leur sabre et criant avec feu : « Moriamur pro Rege nostro, Maria-Theresa ! » — « Mourons pour notre Roi, Marie-Thérèse ! » Aux yeux des Magyars la fille de Charles VI n'est plus alors la reine. C'est *le Roi* même ! Par ses viriles vertus, par son mâle courage Marie-Thérèse s'est élevée au rang supérieur de ces rois héroïques, qui, comme les Ladislas, les Louis-le-Grand de la Maison d'Anjou, les Mathias Corvin ont jeté un lustre splendide sur leur royaume et que l'histoire salue comme les glorieux artisans de la grandeur de la Hongrie !

Qu'il est beau d'une fascinante beauté le caractère si loyal, si chevaleresque du Hongrois ! Opprime-t-on sa patrie bien-

(1) En 1741. Le tableau original représentant cette scène émouvante se trouve dans la galerie du musée du Luxembourg à Paris.

aimée, le Magyar altier vole aux armes et lutte pour ses libertés sacrées avec acharnement, avec désespoir ; mais vienne pour l'Empire, frappé par les revers, l'heure du danger, qu'une reine intrépide fasse appel à son bras valeureux, alors le Hongrois magnanime, oubliant toutes les iniquités, même sa juste haine, accourt au pied du trône et offre à la couronne sa généreuse épée pour défendre cette monarchie absolue qui voulait l'asservir et dont l'ingratitude sera peut-être la rançon cruelle de son propre salut.

Lors de la reddition de la citadelle de Munkacs il avait été stipulé qu'amnistie pleine et entière serait accordée à tous les défenseurs de la forteresse, en particulier à Hélène Zrinyi et à ses deux enfants François et Julianna ; mais le gouvernement impérial ne tint nul compte de ces promesses formelles.

A son arrivée à Vienne, où la princesse avait été exposée aux insultes d'une plèbe hostile, la mère désespérée se vit enlever, voler par surprise ses deux enfants, ses plus chers bijoux, dont l'empereur Léopold revendiquait la tutelle. Arrachée des bras de son frère, Julianna(1), qui criait qu'elle aimait mieux mourir que d'être séparée de lui, fut menée à un couvent d'Ursulines. Puis malgré les protestations indignées d'Hélène contre la violation du traité, malgré les sanglots déchirants de la mère, qui — peut-être en avait-elle le pressentiment — ne devait plus jamais le revoir, son fils fut ravi à sa tendresse. La mort seule devait les réunir un demi-siècle plus tard, lorsque, d'après les dernières volontés de Rakoczy, son cercueil fut déposé à Constantinople à côté de celui de sa « glorieuse mère » ! (2).

(1) Julianna Rakoczy, née en 1672, morte en 1717, mariée le 24 juin 1691 à Ferdinand d'Aspremont-Linden, comte de Reckheim, de famille belge et général autrichien.

(2) « Hélène Zrinyi mourut pieusement, en prononçant les paroles « que son père avait dites sur l'échafaud : *Domine, in manus tuas*

Le jeune prince fut aussitôt conduit en Bohême au collège de Neuhaus (1), tenu par les Jésuites, et où les enfants de l'aristocratie recevaient une éducation classique des plus solides (2). Il y resta trois années, se livrant avec ardeur aux diverses sciences, surtout aux mathématiques ; puis il alla suivre les cours de l'Université de Prague, où il habitait avec son « pater gubernator » ; et à seize ans, ses études terminées, Rakoczy vint se fixer dans la capitale de l'Empire, où les portes de la haute société viennoise lui furent grandes ouvertes. Quelque temps le jeune seigneur se laissa séduire par les vains plaisirs de l'élégante ville mondaine ; mais bientôt, obéissant à de sages conseils, il entreprit un voyage en Italie et passa l'hiver dans la cité des Papes, où l'aristocratie romaine fit le plus gracieux accueil au « prince ungherese ».

De retour en Autriche Rakoczy, pour dissiper les méfiances de la cour de Vienne, songea dès lors à se marier avec une étrangère de son rang ; épris des charmes de la jeune duchesse Charlotte-Amélie (3), âgée de seize ans, fille du margrave Ernest de Hesse-Rheinfels (4), il l'épousa, et la cérémonie eut lieu sans aucune pompe dans la plus belle église de l'Allemagne, la cathédrale de Cologne. (5)

Le mariage contracté par son pupille sans l'autorisation de Léopold I^{er} provoqua un tel mécontentement à la cour que, dès l'arrivée du jeune couple princier à Vienne,

« *commendo spiritum meum !* » — *Les Princesses Rákóczi* (xvii^e siècle). par E. Horn, Paris, 1906.

(1) Neuhaus, en tchèque Hradec-Jindrichuv, petite ville isolée sur un affluent de la Moldau.

(2) E. Sayous, *Histoire générale des Hongrois*, t. II, Budapest, 1900.

(3) Née en 1679, décédée le 18 février 1722, au couvent des Visitationnaires à Paris.

(4) La famille de Hesse, d'origine française, prétendait remonter à Pépin-le-Bref (viii^e siècle).

(5) 26 septembre 1694.

Rakoczy dut par ordre de l'Empereur garder les arrêts. Néanmoins le duc ne tarda pas à rentrer en grâce et put aller avec son épouse résider en Hongrie dans ses vastes domaines, y tenant une petite cour fort brillante.

Pendant son séjour dans ses terres le prince, *ispan* héréditaire du Comitat de Sáros, se rendit compte des vexations auxquelles les Magyars étaient en butte de la part de l'Autriche, méditant la suppression des libertés hongroises, et il mesura la profondeur de la haine qui s'accumulait dans l'âme de ses compatriotes de plus en plus exaspérés.

Des circonstances fortuites mirent le duc en relation avec un ancien compagnon d'armes de Thököly, le comte Nicolas Bercsényi (1), brûlant d'un ardent patriotisme et orateur à la parole enflammée. Bientôt s'établit entre les deux magnats cette amitié si solide, que la mort seule devait briser. Poussé par l'ambition, le futur stratège fit comprendre au prince qu'un Rakoczy était l'*unique* seigneur capable de revendiquer les droits de la Hongrie à cause de la gloire de ses aïeux et de l'éclat de son illustre Maison.

Alors apparaît pour la première fois dans la vie du héros, traversée de fortunes si diverses, alors se glisse subrepticement l'odieuse trahison. Aux conspirateurs, qui à l'ombre des futaies séculaires échangent leurs desseins, leurs craintes et leurs espoirs, se présente, comme le confident de la tragédie classique, un certain capitaine de Longueval (2), belge d'origine, attaché au service impérial, dont les manières ouvertes, la langue dorée ont vite fait, en simulant l'amour pour la Hongrie, de gagner la candide confiance du prince. Le nouvel ami s'offre spontanément pour remettre au roi

(1) Né en 1665, mort en 1725, à Rodosto (Turquie), ce magnat joua un rôle important dans l'insurrection de Rakoczy, dont il fut le bras droit.

(2) Officier dans le régiment de Louis de Bade. — En récompense de sa trahison il reçut un domaine en Croatie.

de France, seul souverain peut-être disposé à secourir les Hongrois (1), une missive dans laquelle les deux seigneurs solliciteraient l'aide du puissant monarque. L'astucieuse proposition est acceptée sans méfiance ; mais, au lieu de prendre la route de Versailles, le traître, une fois muni de l'autographe compromettant, va livrer la pièce aux ministres impériaux à Vienne. Les soupçons de l'entourage si ombrageux de l'Empereur semblent donc justifiés ; sur l'heure en conseil aulique le sort du chef de la conspiration est décidé : on donne l'ordre de frapper vite et fort.

Dans la nuit du 18 avril 1701, Rakoczy, plein de sécurité en son château de Sáros, vient après une partie de cartes fort joyeuse de se retirer dans l'appartement de la princesse, lorsqu'un officier suivi de douze soldats fait soudain irruption dans la chambre, et, le pistolet à la main s'approchant du prince, lui signifie qu'il l'arrête *au nom de l'Empereur*. Le château est cerné par des troupes nombreuses et toute résistance impossible. Le duc est aussitôt conduit prisonnier à Wiener-Neustadt et enfermé dans le cachot même, d'où trente ans auparavant son aïeul était sorti pour monter à l'échafaud. La princesse Amélie, dominant ses angoisses, multiplie efforts et supplications à Vienne pour sauver le duc et obtenir son élargissement. Au cours des pressantes démarches de son épouse auprès de l'Empereur le captif, grâce au pur dévouement de son geôlier, le capitaine Lehman, parvient à s'évader. A la faveur de la nuit le prisonnier sort de la forteresse revêtu d'un déguisement, uniforme de dragon (2) que son gardien lui a prêté. Dans un faubourg voisin Rakoczy trouve des chevaux tenus tout prêts par les soins de la princesse ; il saute en selle,

(1) Ce fut la quatrième alliance conclue entre la France et la Hongrie. — Voir *Louis XIV et Rakoczy II*, par Raoul Chélaré, Paris, 1906.

(2) Uniforme du jeune frère de Lehman, aussi officier de dragon (7 novembre 1901).

galope à bride abattue, brûle les étapes et gagne à francs étrières les frontières de Pologne. Dans la prison les barreaux de la grille étaient sciés ; on avait même fixé au mur une échelle de corde pour faire croire à une évasion par la fenêtre. A peine hors d'atteinte de ses ennemis (1), le prince apprend que son généreux sauveur, livré au bourreau et écartelé, a expiré dans d'affreuses tortures (2). En même temps la tête du fugitif est mise à prix : dix mille florins à qui livrera vivant le traître, condamné à mort par contumace et dont tous les biens sont confisqués.

Le duc se rend à Varsovie, où il entre en relation (3) avec l'ambassadeur de France, le marquis de Bonac, qui réussit à lui obtenir un subside de vingt mille livres, mais sans promettre de la part de Louis XIV, hésitant à s'engager à fond, l'envoi de troupes françaises pour appuyer la diversion attendue des insurgés hongrois.

Bref les événements semblaient prendre pour la cause de l'exilé une apparence fâcheuse, lorsqu'un retour favorable de la Fortune vint ranimer les espoirs de Rakoczy. Irrité au dernier point par l'écrasante augmentation des impôts sur le sel gemme, principale ressource du pays, et par d'incessantes levées de recrues, le peuple hongrois — matière corvéable à merci — délaissa ses huttes misérables pour se retirer dans la profondeur des forêts et y tenter une résistance désespérée. Bientôt la Hongrie est en fermentation : tous les yeux des futurs rebelles, des *Mécontents*, comme on les appela, se tournent vers ce jeune homme de vingt-sept ans, aux manières si séduisantes, à l'abord fascinateur, enflammé d'ardeur patriotique, que désignent pour chef aux

(1) « Ruse, trahison, sacrifices d'argent, tout fut mis en œuvre pour capturer le fugitif. » E. Horn, *François Rákóczi II*, p. 98.

(2) Il fut tiré à quatre quartiers le 24 décembre 1701.

(3) Il entra d'abord en relation avec le marquis du Héron, ambassadeur de France, qui eut pour successeur le marquis de Bonac.

libres suffrages des Hongrois et le prestige de sa race et ses propres talents supérieurs.

Et puisque je parle du jeune général hongrois, si beau, si valeureux, laissez-moi évoquer la noble figure d'un autre généralissime de *vingt ans*, lui aussi chef improvisé de paysans révoltés loin de la Hongrie, dans l'Ouest de la France, et autour duquel les *Mécontents* du Bocage et de la Vendée angevine devaient se rallier un siècle plus tard, enthousiastes, intrépides, faisant le coup de feu dans les halliers ou les ravins pour défendre non pas l'Indépendance nationale, mais leurs chères Libertés religieuses odieusement méconnuées et violées. J'ai nommé *Henri de La Rochejaquelein*, lui aussi héros d'illustre origine et bouillant de juvénile audace!

D'ailleurs entre les rebelles de Rakoczy, de Bercsényi et les *gars* de d'Elbée, de Charette, de La Rochejaquelein que de curieuses analogies : même manque de cadres et d'armement, même défaut de discipline, même hâte funeste à se disperser après l'engagement, pour retourner au cher foyer délaissé ; mais aussi égale intrépidité chez les insurgés hongrois et les Vendéens, dont les fils montrent encore aujourd'hui, par leur indomptable courage à défendre leurs droits et la foi de leurs pères, qu'ils sont les dignes descendants des héros, dont les admirables prouesses ont illustré « la guerre des Géants ! » C'est ainsi que les rapprochements se présentent d'eux-mêmes au cours des siècles entre l'histoire de la Hongrie et celle de notre belle province, qui avec la royale *Maison d'Anjou* (1) a donné à la patrie magyare une célèbre dynastie, dont les exploits et les insignes mérites ont

(1) La dynastie des *d'Anjou* comprend trois représentants : Charles-Robert (1320-1342), Louis I, dit *le Grand* (1342-1382), et Marie (1382-1395), épouse de Sigismond de Luxembourg. Charles-Robert ou Charobert était fils de Charles *d'Anjou*, frère de Saint-Louis.

fait briller d'un éclat encore plus étincelant la magnifique panoplie des gloires hongroises ! (1)

Rakoczy allait débiter sur la grande scène militaire, où s'agitaient en conflit tant d'ambitions avides et rivales ; mais la cause dont il se portait le défenseur était *sainte*, car cette guerre entreprise par la Hongrie fut bien — selon la forte expression de Lacordaire — « l'acte d'un peuple qui repousse l'injustice au prix de son sang ! »

Dans son exil le prince reçut la visite de deux paysans, chargés d'une importante missive, adroitement cachée dans le creux de leurs cannes. Avec une éloquence tout agreste ces humbles porte-parole de la nation firent au proscrit, ému jusqu'aux larmes, le tableau pathétique du désespoir d'un peuple sans guide, errant misérable sur les montagnes, comme un troupeau abandonné de son pasteur, et qui le soir, près des grands feux allumés, parlait avec enthousiasme de Rakoczy « le Libérateur », le *Messie* politique ardemment désiré, vers lequel volaient ses ultimes espérances.

Comment pour le prince patriote résister à un appel aussi déchirant ? Toutefois, avant de défier l'Empire à un duel suprême, de jeter sa prestigieuse épée, valant à elle seule une armée, dans le plateau du destin, la prudence commandait au duc, pour éviter toute fatale déception, d'étudier l'état réel des esprits dans les campagnes hongroises ; mais, dès que ses émissaires lui eurent rapporté que le mécontentement avait atteint son paroxysme et que partout les paysans avec une farouche énergie étaient prêts à se soulever, le prince prit froidement son héroïque résolution. Il fit remettre à ses partisans dix drapeaux, portant sa fière devise, à laquelle il devait rester toujours fidèle : « Cum Deo,

(1) Louis-le-Grand, une des plus remarquables figures de l'histoire magyare, avait un empire s'étendant de la Baltique aux portes de Byzance et de la mer Noire au golfe de Naples. Né en 1326, mort en 1382, inhumé dans l'église Notre-Dame d'Albe-Royale, où il avait été couronné en 1342.

pro Patria et Libertate ! » — « Avec Dieu, pour la Patrie et la Liberté ! »

En même temps Rakoczy lance son fameux manifeste, qui dénonce en termes lapidaire les virulents griefs des Hongrois contre les despotes de Vienne, vibrant appel aux armes qui résonne avec l'éclat d'une fanfare martiale ! (1) C'est alors le signal de la levée de boucliers des *Kouroucz*, ainsi surnommés du mot *Cruz*, croix, marque distinctive des révoltés sous Wladislas II (2).

La vue des étendards distribués par le chef fait jaillir la flamme longtemps contenue. Aussitôt quelque bande d'insurgés se forme çà et là et tient campagne avec des fortunes diverses. D'abord ce n'est qu'une poignée de braves ayant à leur tête un jeune magnat, condamné à mort par les tribunaux de l'Autriche et qui avec une superbe audace provoque un Empire si puissant, si formidable ! Bientôt, saisie à son tour d'enthousiasme, l'aristocratie accourt se ranger sous la vaillante bannière du jeune seigneur (3); nobles, bourgeois, paysans rivalisent de zèle patriotique. Les insurgés, dont les rangs grossissent chaque jour, acclament Rakoczy avec transport, lui décernent le titre de *Prince de Transylvanie* et investissent du commandement l'ambitieux Bercsényi, le frère d'armes du héros !

(1) Fameux manifeste, connu sous le nom de *Recrudescunt*, et qui débutait ainsi: *Recrudescunt diuturna inclytæ gentis Hungariæ vulnera.* — « Les anciennes blessures de la noble nation hongroise se sont rouvertes. »

(2) Paysans en révolte et commandés par Dozsa, chef de la Jacquerie hongroise (1514).

(3) « Rakoczy zog mit kaum 500 Fusssoldaten und 50 Reitern ins Feld, deren Reihen bald um Tausende und über Tausende von begeisterten Kämpfern sich vermehrten, und bald dehnte sich der Aufstand von Oberungarn nach Niederungarn aus. » — *Franz Rakoczy und der ungarische Aufstand*, Nach den Urkunden des venezianischen Archivs von Professor Carlo Malagola, II, p. 7, *Deutsche Revue*, Januar 1907

Cependant au début de la guerre c'est à peine si l'on peut donner le nom d'armée à l'ensemble confus de troupes mal équipées, munies de fourches, sans uniformes, qui souvent après le combat désertent leurs drapeaux et cèdent trop volontiers à leurs instincts de rapine.

Le défaut capital de ces milices improvisées était le manque d'officiers instruits, formés par l'expérience ; aussi le duc s'efforça-t-il de s'en procurer, en faisant appel au bon vouloir de Louis XIV. Pour répondre aux vœux de Rakoczy et venir en aide à une insurrection, qui n'était certes pas pour lui déplaire, le Grand Roi consentit à envoyer au camp des Kouroucz plusieurs officiers (1) de ses armées, par exemple le chevalier Fierville d'Hérissy, de Rivière, appartenant à l'arme du génie, Damoiseau, le capitaine La Mothe, ancien aide de camp de Vauban, le réfugié Bonafous d'Absac et d'autres encore. Malheureusement à l'or pur se mêlait un vil métal ; au milieu de cette élite française se glissaient trop d'officiers de fortune, accourus de Turquie ou de Pologne, transfuges d'un camp à l'autre, aventuriers à l'escarcelle légère, à la réputation aussi ternie, aussi rouillée que leur rapière de rencontre.

Suivant une sage tactique le prince se gardait bien de livrer des batailles rangées avec des forces trop peu compactes, volantes, presque en l'air ; mais, nouveau Fabius Cunctator, Rakoczy, maîtrisant sa fougue juvénile, se bornait à harceler par de fréquentes escarmouches les troupes autrichiennes, que commandait Heister (2), plus redoutable par sa cruauté que par ses mérites. Rompu à la stratégie classique, ce vieux général se voyait dérouté par l'étrange

(1) En deux ans le marquis de Bonac, ambassadeur de France en Pologne, envoya cinquante officiers, dont les plus marquants furent le chevalier Fierville d'Hérissy et le capitaine La Mothe.

(2) « *Der von den Ungarn und von den Deutschen wegen der Strenge seiner Kommandoführung und der geringen Sorgfalt für seine Truppen gehasst wurde.* » (Dispacci di Germanin, Kaz. 186, S. 565 et 566 (5 janvier 1704), et Sasz. 187 S. 14 (12 janvier 1704). — Archives de Venise

tactique d'un adversaire insaisissable, qui, comme en escrime, tâtait le fer, ne se livrait jamais, rompait à l'improviste et par des feintes rapides déconcertait l'ennemi sans cesse tenu en haleine.

Bref le jeune capitaine sut avec une merveilleuse habileté utiliser des éléments aussi disparates et mobiles que les Kouroucz. S'il est impossible d'inscrire à l'actif du mouvement *rakocien* d'éclatantes victoires, on ne sait vraiment ce qu'on doit le plus admirer de sa prodigieuse activité physique et intellectuelle, de ses talents d'organisateur ou de son génie militaire chez cet homme supérieur, qui révélait, malgré sa jeunesse, une expérience consommée, d'autant plus remarquable qu'il n'avait été élevé ni en vue de la guerre ni pour la diplomatie.

Le duc était adoré de ses troupes, dont il provoquait sans cesse l'admiration par sa rare endurance, son intrépidité, son mépris de la mort. Ses traits de vaillance étaient devenus légendaires dans les camps ; un en particulier fait bien ressortir la belle grandeur d'âme du héros. Malade pendant le siège de Szeged, il était soigné par un médecin allemand, dans lequel ses amis voyaient un traître corrompu par l'or autrichien. Sans hésiter le prince, imitant le courageux exemple donné jadis par Alexandre de Macédoine, avala d'un trait la potion que lui tendait l'homme de l'art, soupçonné à tort de lui verser du poison.

Cependant la Révolution de Hongrie menaçait d'ébranler jusque dans ses fondements la Monarchie des Habsbourg. Un moment l'inquiétude gagna même l'entourage de l'Empereur et un frisson secoua la cour de Vienne, engourdie en une trompeuse sécurité, à la nouvelle que les bandes trop méprisées des Kouroucz poussaient l'insolente audace jusqu'à s'avancer sous les murs même de la capitale (1).

(1) « Das Gerücht von der Ankunft Rakoczys hatte den Hof und die Bewohner der Hauptstadt erschreckt. » — Article de la *Deutsche Revue*, par Pr Carlo Malagola, déjà cité.

Aussi, sans qu'il les briguât, dignités et honneurs venaient-ils rehausser le prestige de Rakoczy et grandir sa renommée. A la diète de Szecsényi, composée des représentants de la plupart des comitats hongrois, le prince fut élu d'acclamation *Duc des Etats confédérés* (1), l'assemblée résignant ses pouvoirs entre les mains du dictateur, que les plus éminents magnats soulevèrent sur leurs épaules, selon l'ancienne coutume magyare, en poussant trois fois l'acclamation nationale de *Eljé*.

Néanmoins Rakoczy déplorait au fond de son âme les désastres et les ruines de la guerre, ne voyant dans cette longue insurrection qu'un expédient nécessaire pour conclure avec l'Empire une paix avantageuse ou au moins honorable. On entama donc des négociations (2) ; un armistice fut conclu ; mais les pourparlers échouèrent et les hostilités reprirent avec une nouvelle vigueur.

Nous touchons à l'apogée de la fortune militaire et de la puissance politique de Rakoczy. Le 5 avril 1707 à Maros-Vesarhely, après plusieurs victoires de ses lieutenants, le prince reçut les hommages de la population enthousiaste et se vit décerner le surnom de *Pater Patriæ* (3) avec le titre de *Majesté*. Le héros venait de monter au Capitole ; la chute allait être profonde ; l'écueil fut la diète d'Onod (4), où sombra, comme sur un récif, l'étonnante destinée du triomphateur.

(1) Élu à l'unanimité le 20 septembre 1705.

(2) Les négociations commencèrent, en mai 1706, à Nagy-Szombat. Les Confédérés demandaient le rétablissement de la *Bulle d'Or* d'André II, en s'appuyant sur le *Jus Tripartitum*. Les pourparlers furent rompus le 22 juillet.

(3) Rakoczy fut couronné par l'Évêque avec la pompe traditionnelle, prêta serment et fut acclamé.

(4) La Diète s'ouvrit le 16 mai 1707, à Onod, sur un affluent de la Theiss.

Convoquée en plein désarroi des partis, cette assemblée de malheur se déshonora par des actes de cruauté abominable. Au fort des diatribes, du cliquetis des injures, du sifflement des calomnies, furieux Bercsényi apostrophe ses adversaires, qui attaquent perfidement le prince, et s'écriant : « Qu'ils meurent les misérables ! » frappe de son sabre un des calomniateurs. Il déchaîne du coup les passions les plus coupables : Karolyi blesse alors grièvement un de ses collègues (1) et les députés exaspérés achèvent en un instant le meurtre de l'infortuné. L'arène parlementaire se transforme soudain en un champ de bataille.

Passons rapidement sur de telles horreurs, dont la Hongrie n'a certes pas le triste monopole. Dans un autre pays, loin des rives danubiennes, une assemblée parlementaire n'a-t-elle pas, à la fin du même siècle, assisté muette, impassible à l'ignoble défilé de sans-culottes portant, hideux trophées, au bout de leurs piques les têtes sanglantes de leurs victimes, tendres fleurs d'innocence et de jeunesse, fauchées par le couperet scélérat de la Terreur ?

A la suite de cette scène tragique, où un de ses membres vient d'être massacré, la diète d'Onod bouleversée, transportée de furie, se refuse à écouter les sages remontrances de Rakoczy, son président, disposé pour sa part à composer avec l'Empereur à des conditions équitables. Surexcitée par les plus violentes philippiques, « la Convention » hongroise ne veut plus rien entendre et proclame à l'unanimité la *déchéance de la Maison de Habsbourg*.

Faute capitale, telle que sont exposés en tout pays et à toute époque à en commettre les parlements, lorsqu'ils obéissent à la cupidité, à la peur, aux plus vils instincts, faute cependant qui s'explique plus facilement en Hongrie, où l'éloquence fougueuse, incandescente, enflamme les

(1) Melchior Rakovsky, député de Turocz ; le sceau de Turocz fut brisé et son étendard déchiré sur le cadavre de Rakovsky.

esprits, électrise les âmes, les incite au plus pur héroïsme, mais aussi les entraîne parfois aux pires excès, jusqu'à la fureur criminelle ! L'exaltation d'un patriotisme intransigeant avait égaré la diète d'Onod, qui sans frein menaçait de précipiter la nation dans une course folle à l'abîme.

D'ailleurs, avec cette versatilité qui se manifeste souvent dans les assemblées comme dans l'opinion publique, plus d'un magnat, regrettant son vote irréfléchi, chercha furtivement à se faire pardonner par l'Empereur son imprudente témérité ! C'est l'éternelle et lamentable histoire de la faiblesse humaine qui, sur le terrain du despotisme politique ou de la persécution religieuse, dans les rangs de l'Opposition plus souvent chez les maîtres éphémères du Pouvoir, brave, menace, hésite, prend peur... et capitule !

Sur ces entrefaites les Polonais, frappés des talents extraordinaires de Rakoczy, offrirent au prince la couronne (1), qu'il estima de son devoir de refuser, car il craignait que l'acceptation de ce trône ne l'obligeât un jour à conclure avec l'Autriche une entente contraire aux intérêts de sa chère patrie hongroise.

Cependant l'étoile de Rakoczy pâlisait ; la fortune du prince de Transylvanie courait rapidement à son fatal déclin.

Louis XIV, trouvant profitable de changer de politique, abandonnait la cause des Magyars, alliés compromettants et taxés de révolutionnaires. En même temps les habiles intrigues de la cour de Vienne, les promesses captieuses d'amnistie aux rebelles résignés à se soumettre ébranlaient plus d'un seigneur timoré, détachaient peu à peu du prince nombre de magnats, de capitaines, voire même les principales villes du pays, déçues et lésées dans leurs intérêts matériels (2).

(1) Le trône de Pologne lui était offert pour la deuxième fois, non plus par Charles XII, mais par le tsar Pierre-le-Grand.

(2) Une diète, réunie à Lublin, proclama Rakoczy roi de Pologne, 11 août 1707.

La Hongrie harassée, épuisée, soupirait après la paix (1). Pour faire aboutir plus vite les négociations entamées par ses lieutenants (2) avec l'Empereur Racokzy se sacrifia. Dans un noble mouvement de dignité offensée le duc des Confédérés repoussa les propositions impériales, qui lui offraient le pardon, la restitution de ses propriétés, les dignités les plus flatteuses. « L'honnête homme, répondit-il à « l'émissaire de l'Autriche, doit son âme à Dieu, son sang « et sa vie à son maître, mais son honneur lui appar-
« tient ! »

Avec un désintéressement digne d'un héros antique le chef des *Mécontents* renonça sur l'heure à ses immenses domaines (3), à une fortune quasi-royale, aux honneurs, presque au rang suprême. Ne venait-il pas d'écarter d'un geste superbe la couronne des Jagellons, magnifique diadème, que par deux fois lui avait tendue l'admiration de tout un peuple, fasciné par tant de grandeur ? Ayant résigné ses pouvoirs entre les mains de son chancelier Étienne Szényei, le guerrier hongrois abandonna (4) sa terre natale, les souvenirs de ses aïeux, ses chers enfants, sacrifia noblement tout ce qui fait la vie douce, ce qui tient le plus au cœur, et il dit adieu à cette patrie, que sa vaillance s'était efforcée de rendre libre et puissante. — Plus tard, le prince terminait ses « Mémoires » par ces mots, qui peignent la belle résignation du chrétien : « Homo proposuit, Deus disponit ! » — « L'homme propose, Dieu dispose ! »

(1) Surtout après la désastreuse défaite des *Kouroucz* à Tréncsen, 3 août 1708, et l'une après l'autre les forteresses tombaient au pouvoir des Impériaux.

(2) Elles furent conduites par Karolyi et le feld-maréchal Jean Pallfy.

(3) Ils couvraient une superficie de 120 lieues carrées ; le domaine de Munkacs, à lui seul, contenait 300 villages.

(4) Il quitta la Hongrie le 18 février 1711 avec Bercsényi et Antoine Esterhazy.

A la veille de la signature de la paix négociée par Karolyi à Szatmar (1), le duc franchit les frontières de la Pologne dont les habitants lui témoignèrent une certaine froideur à cause de son refus de la couronne qui les avait mécontentés. Aussi s'éloigna-t-il volontiers de cette contrée pour se rendre en Russie, où l'invitait gracieusement Pierre-le-Grand. Le fondateur de la monarchie moscovite reçut avec une bienveillante courtoisie l'exilé (2), auquel il fit même l'offre, d'ailleurs déclinée, de vastes terres dans l'Ukraine. En quittant l'autocrate, le prince alla se fixer à Dantzig, où il résida deux années, sans que l'histoire ait rien de saillant à signaler sur son séjour dans cette ville hanséatique.

Mais le duc avait hâte de voir la France, dont ni la langue ni les mœurs ne lui étaient étrangères, pays que pendant plus d'un demi-siècle la Hongrie avait regardé avec reconnaissance et affection comme son égide naturelle. Ce fut à la France, lorsque la diplomatie eut contraint Louis XIV à sacrifier de fidèles alliés, que les proscrits hongrois vinrent demander asile. A chaque page, pour ainsi dire, des mémoires de l'époque on voit les noms des seigneurs magyars les plus illustres mêlés aux événements du jour, aux brillantes fêtes de Paris et de Versailles.

La France, d'ailleurs, personnifiée dans son roi magnifique, ne se faisait-elle pas gloire d'offrir une large hospitalité aux souverains déchus et exilés? Louables traditions, auxquelles nos ancêtres restaient fidèlement attachés!

C'est ainsi qu'au xvii^e siècle, sous le règne de l'aimable urbanité et de l'exquise courtoisie françaises, les exilés hongrois se voyaient accueillis à bras ouverts sur les rives de la Seine, choyés et fêtés à la cour si hospitalière de Louis XIV. — Les princes du sang ne manquaient pas de les inviter à

(1) *Paix de Szatmar*, signée le 1^{er} mai 1711.

(2) L'entrevue eut lieu à Javorow; Rakoczy accompagna le tsar à Thorn et le quitta à Elbing.

leurs chasses. Le grand Condé aimait à se promener avec eux dans les avenues ombragées de son parc de Chantilly, pendant que le capitaine qui avait étonné le monde de ses exploits interrogeait curieusement ces guerriers sur la tactique des Ottomans, avec lesquels s'étaient tant de fois mesurés dans les plaines du Danube les Porte-glaives de l'Europe Orientale.

A Marly comme à Versailles, dans ce magnifique château de féerie, point de galas, point de menus plaisirs sans les exilés hongrois, prenant gaiement leur part des comédies, des musiques, des soupers de cette vie élyséenne. La mode enfin, cette reine capricieuse et frivole du public français, suivant la piquante remarque d'un écrivain magyar, prit sous son patronage la bravoure et les infortunes des nobles Rebelles. Les petits-maitres du Palais-Royal portaient des bottes à *la transylvaine* et le malheureux comte Zrinyi donnait son nom à des vestes à *la hongroise* soutachées de brandebourgs et dont les grandes dames admiraient la coupe exotique et la riche élégance.

Parmi ces exilés Rakoczy, dès son arrivée en France, allait être le plus en vue et le plus recherché. Après avoir quitté Dantzic sur un bateau, que la tempête força de se réfugier dans les fjords de Norvège, puis sur les côtes d'Écosse, le prince « débarqua » en 1713 sous le pseudonyme de « comte de Charoche » (1) à Dieppe, où les échevins de la vieille cité normande lui présentèrent leurs hommages, et, quelques jours plus tard (2), il partit en carrosse pour Versailles ; ne pouvant y être reçu à titre officiel, il fut introduit par *le petit escalier*, puis présenté à Louis XIV par

(1) Ou *comte de Sáros*, d'après un comitat auprès d'Éperies en Hongrie.

(2) Rakoczy passa quelques jours à Rouen. D'après Saint-Simon, il y fut reçu par M. de Luxembourg « avec les civilités les plus distinguées ».

le marquis de Torcy, ministre des Affaires étrangères. Le monarque, dont l'histoire a enregistré la grandeur d'âme à l'égard des princes en exil, fit à son allié une réception des plus affables, en souvenir des services qu'il avait rendus à la France (1).

« Les longues guerres que Rakoczy avait soutenues
« contre un ennemi commun, l'éclat de son infortune,
« presque égal à celui de ses grandeurs passées, lui assu-
« raient d'avance auprès du souverain ce bienveillant
« accueil que les princes malheureux trouvaient toujours à
« Versailles. » (2)

Le Hongrois se vit aussitôt entouré de grands égards et de vives sympathies. On appréciait à la cour le charme de ses manières, la sûreté de son commerce, sa franchise, sa modestie (3). Dans ses *Mémoires* le duc de Saint-Simon a laissé du proscrit, égaré dans les antichambres du palais ou les bosquets de Trianon, un portrait charmant, fin et sincère à la fois, d'une naïveté voulue, avec cette pointe de malice où excellait son génie mordant, si primesautier.

« Rakoczy, observe le célèbre chroniqueur, étoit d'une
« forte taille, sans rien de trop, bien fourni sans être gros,
« très proportionné et fort bien fait, l'air fort robuste et
« très noble, jusqu'à être imposant sans rien de rude ; le
« visage assez agréable et toute la physionomie tartare.
« C'étoit un homme modeste, sage, mesuré, de fort peu
« d'esprit, mais tout tourné au bon et au sensé ; d'une grande
« politesse, mais assez distingué selon les personnes ; d'une
« grande aisance avec tout le monde et en même temps, ce
« qui est rare ensemble, avec beaucoup de dignité, sans
« nulle chose dans ses manières qui sentit le glorieux.

(1) La diversion faite par Rakoczy fut fort utile à la France ; elle coûtait par an à l'Empereur 20.000 hommes et 8 à 10 millions.

(2) Moret, *Louis XIV.*

(3) A. Vandal, *Une ambassade française en Orient sous Louis XV.*

« Il ne parloit pas beaucoup, fournissoit pourtant à la conversation et rendoit très bien ce qu'il avait vu sans jamais parler de soi. Un fort honnête homme, droit, vrai, extrêmement brave, fort craignant Dieu, sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité. En secret il donnoit beaucoup aux pauvres, des temps considérables à la prière ; il eut bientôt une nombreuse maison qu'il tint pour les mœurs, les dépenses et l'exactitude du paiement dans la dernière règle et tout cela avec douceur. C'étoit un très bon homme et fort aimable et commode pour le commerce ; mais, après l'avoir vu de près, on demeurait dans l'étonnement qu'il eût été le chef d'un grand parti et qu'il eût fait tant de bruit dans le monde ! »

C'est le trait du Parthe que décoche non sans quelque perfidie le caustique duc et pair.

Les grandes dames écrivains reconnaissaient volontiers les qualités éminentes de l'exilé ; ainsi, dans ses *Lettres*, M^{me} de Maintenon parlait avec estime de l'hôte du roi de France.

« Il veut tout voir attentivement, écrivait l'épouse moriganatique de Louis XIV, et paraît sage en tout ce qu'il fait... »

Et, de son côté, la duchesse d'Orléans faisait cette remarque : « C'est un brave homme ; il a de l'esprit ; il a beaucoup lu ; il a des connaissances sur tout ; il m'a demandé de voir mes médailles et mes pierres et je les lui ai montrées avec grand plaisir. »

Il est vrai qu'une alliance de famille avait beaucoup servi le prince à la cour et auprès des Grands : par son épouse, le duc était gendre du beau-frère de M^{me} de Dangeau (1), qui jouissait de tant de crédit auprès de M^{me} de Maintenon et du roi lui-même. « Dangeau, répandu toute sa vie dans

(1) Le landgrave de Hesse-Rheinfels, père de la princesse Rakoczy, était frère du mari d'une sœur de M^{me} de Dangeau.

« le plus grand monde et dans la meilleure compagnie de la
« cour, en était enivré, dit spirituellement Saint-Simon ; il
« *se mirait* littéralement dans tout ce à quoi il était parvenu.
« Il *nageait* dans la grandeur de la propre parenté de sa
« femme. Tous deux, ajoute le merveilleux épistolier,
« firent bientôt leur propre chose de Rakoczy, qui ne
« connaissait personne à la cour et qui eut le bon esprit de
« se jeter à eux. Ils le conduisirent très bien (1). »

D'ailleurs dans leurs égards pour l'exilé les courtisans ne faisaient que suivre l'exemple donné par le monarque lui-même. Louis XIV se montra envers lui d'une extrême générosité, le gratifiant d'une pension de cent mille livres, en plus des quarante mille distribués annuellement aux réfugiés hongrois (2). Rakoczy reconnaissant voyait assidûment (3) le souverain ; il accompagnait dans la plupart de ses déplacements cynégétiques le vieux monarque, pour lequel il s'était pris d'une sorte de vénération, et, par suite, s'établit entre le roi et le proscrit une touchante intimité, faveur insigne, que ne ternit même pas l'ombrageuse jalousie des courtisans, désarmés par une dignité si noble et respectueux du malheur !

Aussi le prince fut-il douloureusement affecté par la mort (4) de son royal protecteur, qui traitait l'exilé presque

(1) « M^{me} Dangeau, dit Saint-Simon, lui gagna entièrement
« M^{me} de Maintenon et, par elle, M^{me} du Maine. Le goût à la mode de
« la chasse, avec quelques soins, lui familiarisa M. le comte de Tou-
« louse jusqu'à devenir peu à peu son ami particulier. »

(2) A part ces subventions Rakoczy était Chevalier de la Toison d'Or, cette décoration lui ayant été conférée sur les champs de bataille de la Hongrie ; il la portait de préférence à toute autre, et presque toujours à la cour de Louis XIV.

(3) « Rakoczy voyait le Roi assidûment, dit encore Saint-Simon,
« mais sans contrainte, aux heures publiques et très rarement sans
« que le Roi cherchât à lui parler et seul dans son cabinet, dès qu'il
« en désirait des audiences, mais sur quoi il était fort discret. »

(4) 1^{er} septembre 1715.

en ami. « Je ne suis retourné à la cour, écrit-il dans ses *Confessions*, que trois jours après la disparition du roi, et « j'ai vainement cherché la place du Cèdre que j'avais vu « tomber et qui avait cessé d'exister. » C'était plutôt un chêne majestueux, courbé sous le faix des ans et de l'adversité, dont le royaume déplorait la chute et que remplaçait un fragile roseau de quelques printemps, déjà battu par l'aquilon, les intrigues de la cour et le souffle empesté de la Régence.

Rakoczy assista fort attristé aux funérailles de Louis XIV, et peu d'auditeurs — d'autres pensées profanes agitaient l'esprit des courtisans — éprouvèrent une émotion plus profonde que le Hongrois en entendant Massillon s'écrier : *Dieu seul est grand !* C'est que l'âme du prince, habituée aux méditations les plus sérieuses, avait sondé le néant des cours et des vanités humaines !

Louis XIV disparu la situation de Rakoczy se modifia bientôt à son détriment. C'est ainsi que sa pension, qui était considérable, fut réduite ; le proscrit remarqua en outre quelque froideur chez le Régent, prince inexplicable, singulier mélange de qualités et de vices, si faible de caractère, subjugué par l'amour des plaisirs, mais qui pourtant, doué d'un vrai sens politique, conservait au fond du cœur le sentiment de la grandeur du royaume et du prestige de la France. L'exilé comprit que le duc d'Orléans avait plus d'intérêt à se ménager la paix avec l'Autriche qu'à étaler ses sympathies pour le chef désormais impuissant de l'insurrection hongroise. Tels auraient été les motifs de la résolution que prit le prince de se retirer dans un ermitage ; l'asile qu'il choisit au mois d'août 1715 fut le monastère des Camaldules à Grosbois, aux environs de Paris (1). Ces moines, d'après la

(1) Ordre, d'origine italienne, fondé en 1009, par Romuald, près Bilbienna, diocèse d'Arezzo. Les ermites Camaldules s'étaient établis en 1651 à Grosbois, près de l'immense forêt d'Armainvillers.

règle de leur ordre, vivaient en parfaits solitaires, ayant chacun leur quartier particulier et entouré de bois ; ils ne pouvaient s'établir plus près qu'à cinq lieues des grandes villes.

Cette détermination de Rakoczy n'avait rien qui pût surprendre. Dès son adolescence le prince s'était senti animé de vifs sentiments religieux et, s'ils avaient paru s'atténuer dans sa jeunesse au souffle des passions, avec les rudes épreuves des revers et de l'exil sa piété en s'épurant ne pouvait manquer de grandir. Le prince, qu'avait indigné la vue des visages réjouis des courtisans au lendemain de la mort du roi, éprouvait un réel soulagement dans le calme et le recueillement de cette pieuse solitude, où, comme il le dit avec simplicité, il faisait sa cour au « Roi des Rois » (1).

Pendant les deux années que Rakoczy passa parmi les Camaldules il ne cessa de les édifier par ses jeûnes fréquents et ses longues oraisons. « Il y avait peu de domestiques, « raconte Saint-Simon, n'y voyait presque personne, « vivait très frugalement dans une grande pénitence, au « pain et à l'eau deux fois par semaine et assidu à tous les « offices de jour et de nuit... Il faisait beaucoup de bonnes « œuvres ; il était toujours fort bien informé cependant de « ce qui se passait en Transylvanie, en Hongrie et dans les « pays voisins ; avec cela, sincèrement retiré, pieux et pénitent et charmé de sa vie solitaire sans ennui et sans « recherche d'aucun amusement ni d'aucune dissipation, « jouissant toujours de tout ce qu'on a vu en son temps que « le feu roi lui avait donné. »

(1) « Quoy que la *Gazette de Hollande* pendent tout l'hyver me « faisois voyager, et vaquez les meeres je nay jamais joui d'une vie « plus douce et plus tranquille depuis que je tache de fair ma cour au « Roy des Rois, dans cette solitude dont les Charmes ont fait éva- « nour la vaine curiosité de scavoir ce qui se passe dans le monde. » (Lettre de Rakoczy au cardinal Guarterio, nonce du Pape à Paris, écrite de Grosbois, 8 août 1715.)

Ce nouveau genre d'existence simple, régulière et tranquille, contrastant avec les agitations, les fatigues et les orages des années de l'insurrection, plaisait beaucoup au proscrit.

Ce fut dans cette retraite qu'il composa en latin ses « Mémoires » (1) et écrivit un Commentaire sur le *Pentateuque*, ainsi que les *Aspirations d'un prince chrétien*, œuvres qui, tout en montrant des connaissances assez étendues en théologie, révèlent autant d'humilité de cœur que d'élévation d'âme !

Le jour approchait où le proscrit allait reprendre le bâton du pèlerin, changer de ciel et d'horizon pour goûter dans un autre exil un pain différent, mais toujours le pain de la douleur et de l'amertume ! Le 17 août 1717, date *fatidique* (?) semble-t-il, Rakoczy, le futur souverain d'un royaume chimérique, abandonnait sa retraite heureuse de Grosbois, où il avait coulé des jours si paisibles, et disait adieu à ces bons cénobites pour courir les hasards et les aventures, pour s'exposer à de cruelles déceptions.

Voici dans quelles circonstances le prince se résolut à s'éloigner de France : le sultan de Constantinople, Achmet III, avait repris les hostilités contre l'empereur Charles VI et caressait l'espoir de provoquer, grâce au prestige du nom de Rakoczy, une nouvelle insurrection en Hongrie, pour prendre de flanc l'armée impériale opérant sur le Bas-Danube. Le Grand Seigneur fit donc remettre au prince une lettre autographe (2) l'invitant à se rallier aux Turcs contre la Maison d'Autriche et à se rendre au Bos-

(1) L'ouvrage est divisé en trois parties ; la première fut écrite à Grosbois ; la seconde rédigée à Andrinople ; la troisième composée à Rodosto aurait été terminée vers 1719.

(2) Le 24 mars 1717, Jean Pápay, son représentant à la cour de Valachie, remit à Rakoczy, de la part d'Achmet III, une lettre dans laquelle le Sultan lui disait en terminant : « Hâte-toi, comme si tu volais. »

phore sur un vaisseau de la marine ottomane pour y commander une armée composée de captifs chrétiens. En échange (1) de sa coopération le Sultan lui promit la possession d'une principauté, avec deux millions cinq cent mille ducats comme subsides pour ses frais de guerre.

Malgré les conseils avisés du Régent Rakoczy, se berçant de fantastiques espérances, se laissa séduire par les offres fallacieuses de la Sublime-Porte. Le 16 septembre, il fit voile de Marseille pour l'Archipel et débarqua le mois suivant à Gallipoli. Pour donner le change au prince, qu'ils continuaient de leurrer, les astucieux Ottomans comblèrent d'égards le souverain déchu, qui obtint aussitôt d'Achmet III une audience privée, au cours de laquelle — *suprême faveur* — le Hongrois fut revêtu d'un fastueux caftan. Maigre fiche de consolation, qui n'améliorait guère la situation politique du prince chaque jour plus précaire ! Malheureusement l'exilé était arrivé en Turquie dans des circonstances fort défavorables pour la réalisation de ses vastes desseins.

Les victoires d'Eugène de Savoie avaient forcé le Grand Seigneur à conclure la paix avec l'Autriche (2) et par suite le Sultan renonçait à tout projet de rallumer la révolte en Hongrie. Après avoir dû changer plusieurs fois de résidence (3) aux alentours de Constantinople, l'infortuné pros- crit sans foyer, errant, à peine toléré, fut *invité* par le gouvernement turc à se fixer à Rodosto, petite ville située sur les

(1) « En échange, le Sultan lui promit la création et la possession « d'une principauté, formée des banats de Lugos, de Karansebes et « de Temes, enlevés au territoire hongrois et réunis à la Valachie, « avec un don de 2.500.000 ducats — environ 28 millions de francs — « pour ses frais de guerre et de premier établissement. » — A. de Bertha, *François Rakoczy II, Esquisse bibliographique*, p. 53.

(2) « La paix de Passarovicz (21 juillet 1718) était signée et Rakoczy l'ignorait encore », observe Majlath dans son ouvrage *Geschichte der Magyaren*.

(3) A Andrinople, à Bouyoukdéré, puis à Yénikéi, près Constantinople.

bords de la mer de Marmara, en face des lieux célèbres où se dressaient les murailles d'Ilion « aux cent portes ». A l'entrée du prince à Rodosto (1) les autorités firent *tirer le canon* en signe d'hommage ; mais, amère ironie, les trente Janissaires tout chamarrés, yatagan à la ceinture, qui paraissaient former sa garde d'honneur, n'étaient qu'autant de geôliers déguisés et l'hôte ainsi fêté se trouvait presque un captif ! On lui avait fait une cage dorée !

Toutefois en dehors de sa pieuse résignation et de l'énergie de son caractère ce qui aida Rakoczy à supporter la monotonie de sa résidence en une cité perdue de la Roumélie, ce fut d'une part la pittoresque beauté de ce pays enchanteur (2) et de l'autre l'attachement si touchant des Hongrois de sa suite (3), anciens compagnons d'armes, heureux de lier leur sort à celui du proscrit, noble victime de l'Adversité !

L'existence des réfugiés à Rodosto était réglée comme celle d'un monastère, le duc passant beaucoup d'heures en oraison à la chapelle. C'est d'ailleurs ce que rapporte Clément de Mikes (4) dans ses curieuses *Lettres de Turquie* (5), adressées à un correspondant imaginaire et sorte de Mémo-

(1) Le 21 avril 1720. En turc : *Tekfour-Dagh*, l'antique Byzanthe, à 112 kilom. d'Andrinople.

(2) Rodosto s'étage sur un amphithéâtre de collines et vu de la mer présente un aspect charmant.

(3) Par exemple, le comte Nicolas Beresényi et sa femme, née comtesse Csáky ; le comte Forgach et son fils ; le comte Antoine Esterhazy ; le comte Michel Csáky ; le colonel Adam Jávorka ; un religieux, Jean Radalovics, ancien confesseur de Rakoczy ; enfin plusieurs Français, tels que le comte Antoine d'Absac, le colonel J.-J. Charrière, les frères Vigouroux, diplomates, l'abbé Le Roux, etc.

(4) Un des pages transylvaniens de Rakoczy, qui le suivit dans ses exils successifs. Né en 1690, à Zágón, pays des Sicules, mort en 1761 (2 octobre). « Il était devenu, dit M. E. Horn, *basbug* des exilés qui tiennent à l'ombre d'un prunier. »

(5) En 1794. *Les lettres de Turquie* furent publiées par Kulcsár ; on en compte 207 et les manuscrits sont conservés au Musée National de Budapest.

rial des proscrits hongrois à Rodosto, lorsque ce fidèle gentilhomme du prince écrit : « Il est incontestable que la régularité (1) n'est pas plus grande dans un cloître qu'à la cour de notre souverain. »

Deux fois par semaine des promenades à cheval, des chasses au lièvre ou à la perdrix rouge formaient les principales distractions auxquelles venaient s'ajouter pour le duc des travaux de menuiserie. « Le pauvre prince, ajoute « de Mikes, n'aurait pas donné pour toutes les pierreries « les tables et les chaises ouvragées au tour, confectionnées « après ses inventions. »

Pour tromper l'ennui des longues heures de l'exil, l'ancien chef des Kouroucz composa entre autres œuvres (2) l'*Officium Rokaczianum*, livre de prières en latin et en hongrois, très répandu au XVIII^e siècle dans les pays transleithans.

Les tristes pensées du proscrit se tournaient souvent vers sa Hongrie adorée, qui avait eu son berceau et n'aurait sans doute pas sa tombe. Il songeait aussi avec regret à sa seconde patrie, la France, vers laquelle il espéra encore pouvoir repartir en 1735; mais, sous divers prétextes, la Porte refusa son autorisation. Cependant la santé de Rakoczy s'altérait gravement, ses forces diminuaient et le 8 avril de cette année-là le duc rendit le dernier soupir sur la terre étrangère, édifiant par sa fin chrétienne la petite colonie hongroise (3), qui l'avait entouré de tant de respect et d'affection.

(1) Les occupations de la journée étaient réglées avec une ponctualité toute militaire et les principales annoncées par un roulement de tambour.

(2) « En 1725, Rakoczy avait terminé un *Traité de la puissance*, « dans lequel il s'occupait de la *Constitution* de saint Étienne et de la « *Bulle d'Or* d'André II. »

(3) Le dernier réfugié hongrois, nommé Horvath, aurait (?) atteint l'âge fabuleux de 120 ans et mourut à Rodosto, en 1799. Les proscrits étaient enterrés dans le *Hortus Hungarorum* de cette ville, qui devint le cimetière « catholique ».

« Il nous regardait, écrit de Mikes, et il mourut en s'endormant comme un enfant. » Et le jour même l'écrivain consignait sur son journal ces lignes grandes dans leur simplicité : « Ce que nous redoutions est arrivé. Dieu nous a faits orphelins à trois heures du matin. Aujourd'hui étant Vendredi-Saint nous pleurons la mort de notre Père du ciel et de notre père terrestre. Que Dieu nous console ! »

Conformément aux volontés exprimées par Rakoczy son cœur fut envoyé aux Camaldules de Gros Bois et on ensevelit son corps embaumé dans la crypte de l'église de Saint-Benoît à Constantinople (1), où les Lazaristes français ont jusqu'à l'an dernier conservé avec tant de vigilance le précieux dépôt confié à leur garde. C'est là que le 7 octobre 1889 Koloman de Thaly (2), dévoué à la cause de Rakoczy, reconnu avec un groupe de savants hongrois l'authenticité des restes du héros, et les Magyars s'empressèrent de réclamer avec instance la translation au pays natal des cendres du prince, resté si populaire.

Après de longues et laborieuses négociations le vœu, si cher aux patriotes hongrois, put enfin s'accomplir. Par un rescrit du 18 avril 1904 (3) François-Joseph donna son adhésion au retour en Hongrie des ossements de l'ancien adversaire irréductible de sa dynastie, et le souverain magna-

(1) Le 4 juillet 1735, à côté des restes de sa mère, Hélène Zrinyi, déposés là en 1703

(2) « Dès 1888 Kálmán Thaly, dit M. E. Horn, et M^{rs} Fraknoi firent des recherches et ce ne fut pas sans difficultés qu'ils parvinrent à retrouver dans la chapelle Saint-Benoît l'emplacement exact du cercueil de Rákóczi. »

(3) « Grâce à la Providence, dit l'Empereur-Roi, l'antagonisme, qui a pesé si lourdement pendant les siècles sur nos prédécesseurs n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir historique. Nous pouvons tous rappeler sans amertume cette époque orageuse, et la piété du souverain, unie à celle de son peuple, peut honorer la mémoire de ceux qui ont joué un rôle éminent dans ces luttes à jamais évanouies ! »

nime fit preuve à la fois de royale générosité et d'un esprit politique des plus élevés en scellant ainsi la réconciliation entre la Maison de Habsbourg et les partis avancés de la Transleithanie.

Au milieu d'un enthousiasme indescriptible, des ovations frénétiques de tout un peuple en proie au délire du patriotisme, les cendres de François Rakoczy, ramenées de Constantinople, traversèrent la *puszta* infinie qui donne le vertige de l'étendue, en passant par les principales villes jusqu'à Budapest, la Reine du Danube. Sur le long parcours triomphal le cercueil du grand Hongrois, recouvert de velours pourpre, rehaussé d'hermine, portant les insignes princiers, escorté de douze députés en costume national de deuil, fut salué par les détonations du canon et les sonneries des cloches, le Gouvernement et l'Église confondant leurs solennels hommages à la mémoire de l'illustre héros du « Pays des quatre fleuves et des trois montagnes ! » Tout le long de la route suivie par l'imposant cortège, hommes, femmes et enfants faisaient la haie, tenant des torches, agitant des drapeaux, tandis que de grands feux allumés sur les cimes des monts illuminaient le vaste horizon de lueurs fantastiques.

Un moment d'une émouvante grandeur, d'une indicible émotion ce fut quand à l'heure du crépuscule les élèves de l'Université de Budapest, entonnant l'hymne magyar et croisant leurs épées sur le cercueil de Rakoczy, jurèrent qu'en souvenir du célèbre patriote ils se montreraient toujours de dignes fils de la Hongrie, restée pendant des siècles la citadelle inexpugnable de la Chrétienté contre les assauts de l'Islam.

De Budapest le convoi funèbre se dirigea sur Cassovie l'ancien quartier général du chef des *Mécontents*, où les hommages suprêmes (1) furent rendus à Rakoczy dans l'antique

(1) 20 octobre 1906.

cathédrale de sainte Élisabeth, œuvre du fameux architecte français du XIII^e siècle, Villard de Honnecourt. C'est là sous les voûtes de cette basilique majestueuse que reposent les restes du prince, près de la dépouille d'Hélène Zrinyi, dans un somptueux sarcophage, dans l'apothéose d'un glorieux marbre ! La mère et le fils, que tant de vicissitudes avaient séparés au cours de leur vie agitée, dorment l'un près de l'autre dans l'éternel repos !

Non seulement Rakoczy a laissé le souvenir d'un habile diplomate, d'un homme de guerre accompli, mais encore il a mérité à bon droit la réputation d'un généreux protecteur des Arts ; c'est ainsi que le prince avait fait de son château-fort de Munkacs une résidence aussi élégante que somptueuse. Il aimait le faste dans ses éblouissants habits nationaux, et les merveilleux bijoux qu'il portait à la diète d'Onod furent estimés quatre cent mille livres. De cette époque, dite *rakoczienne*, datent les costumes les plus luxueux, les harnais les plus riches, les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie magyare, et on a pu dire avec vérité qu'à la cour (1) de ce Mécène hongrois les Arts trouvèrent leur dernier refuge.

Enfin à la mémoire de Rakoczy reste attachée la célèbre *Marche* qui porte le nom du grand Magyar, mais que l'intrépide héros n'a jamais entendue. Encore une poétique légende aux ailes dorées qui s'évanouit au souffle desséchant et désenchanteur de la Critique, comme se dissipent au

(1) Sa cour, qui comprenait 150 à 160 personnes, était des plus luxueuses. Au festin offert par le prince aux États de Szecsény on servit 366 plats et le fameux vin de Tokaï, cru de ses domaines, y coula à flots. — « Le prince voulut montrer aux nombreux Français « qui se rendaient à sa cour qu'il était digne de l'alliance de leur roi et « que les Bercsényi, les Esterhazy, les Karolyi, les Csaki, les Perényi « et les Sennyei étaient de véritables magnats. » — *Le retour des cendres de Rakoczi*, par I. Kont, *Gazette Diplomatique*, Paris, 1904.

désert les décevants *Fata Morgana* sous les rafales de l'impétueux Siroco !

L'histoire rapporte que le prince aimait beaucoup la musique hongroise ; un orchestre de *Tziganes* l'accompagnait dans ses fréquents déplacements. D'après la tradition chaque fois qu'il allait combattre les Impériaux le chef des « Mécontents » faisait jouer une marche composée par un Bohémien de sa suite, Michel Barna, et exécutée dans son camp par un certain Tzinka Panna (1). Dès les premiers accords l'exaltation patriotique s'emparait des Insurgés que le prince menait au feu avec tant de juvénile ardeur.

« Bataille ! clamait la musique, et l'on entendait le cheval qui hennit, le hussard qui s'élance, le sabre qui frappe le sabre, le Hongrois qui terrasse l'ennemi. Alors François II de Rakoczy donnait le signal du combat et gagnait ces victoires qui faisaient trembler l'Empereur Charles VI ! » (2)

Cette marche, devenue si chère aux Hongrois, répond avec une telle vérité aux mouvements de son cœur, exprime avec tant de véhémence l'ardeur de son brûlant patriotisme que le gouvernement autrichien a interdit l'air national, taxé de séditieux, à diverses reprises : de 1830 à 1840 et naturellement lors de l'insurrection de 1849. Inutile défense ! Vaine proscription ! La merveilleuse musique de la *Marche de Rakoczy*, rebelle à toute répression, a vécu quand même dans le souvenir du peuple, dans le cœur de la Nation !

L'honneur d'avoir orchestré cette ébauche musicale

(1) Les appels du *taro-gato*, qui figurent dans cette marche, ne furent « composés, dit A. de Bertha, qu'en 1809, par un nommé « Scholz, *Kapell-meister*, tout ce qu'il y a de plus autrichien, et on ne « l'affubla du nom de Rakoczy qu'après coup » — *François Rakoczy (Esquisse biographique)*.

(2) *Bohême et Hongrie (XV^e — XIX^e siècle)*, par Saint-René Taillandier, Paris, 1869.

revient à un compositeur français de fiévreux génie, à Hector Berlioz qui l'inséra dans son étincelant chef-d'œuvre la *Damnation de Faust*.

De la légende ou de l'histoire la marche renommée est passée dans la poésie ; on trouve souvent des allusions à cet hymne martial chez les poètes contemporains.

« Ne joue pas, Bohémien, s'écrie avec feu Charles Bércz, « ne joue pas ainsi parmi nous la *Marche de Rakoczy* ! Mon « cœur se fend, mon cœur éclate, lorsque j'entends la « chanson hongroise, lorsque j'entends la *Marche*. Ah ! « brise-le plutôt, ce violon qui sanglote, et va l'ensevelir « dans la *puszta*. Pourquoi le garder encore ? Il ne peut « que désoler nos âmes ! »

Et dans sa pièce intitulée *Musique hongroise* M. Charles Sasz fait dire avec un accent enflammé au Bohémien qui passe, en jouant une vieille mélodie guerrière :

« Entends-tu les accents du violon ? Entends-tu ses « soupirs ? Maintenant voilà les sons qui s'élèvent et « mugissent ! C'est la *Marche de Rakoczy* ; l'entendez-vous « retentir ? — Dans la bataille où sifflent les balles entendez- « vous les sabres qui frappent les sabres ? Voyez-vous les « hardis Magyars comme ils se battent pour leurs Libertés ? « — Y a-t-il du sang dans cette chanson, pour qu'elle brûle « ainsi leurs cœurs ? Est-ce parce qu'elle nous frappe si « douloureusement que nos fronts se plissent tout à coup ? « — Est-ce la douleur, est-ce la colère qui nous arrache des « pleurs des yeux ? »

C'est qu'en effet aux premiers sons de cette marche retentissante, qui lui rappelle les sanglantes batailles livrées par ses aïeux, leurs luttes épiques soutenues pendant deux siècles, le Hongrois, paysan ou magnat, se sent comme saisi de la fougue belliqueuse.

Il lui semble entendre soudain l'assaut foudroyant de ses *Hussards*. masse irrésistible qui s'ébranle avec fracas,

fonce sur l'ennemi comme un ouragan, charge avec rage dans l'effroyable mêlée pour vaincre ou mourir !

La *Marche de Rakoczy* est devenue pour les Magyars leur grandiose chant national, leur sublime *Sursum corda* ! Cette mélodie vengeresse n'exhale-t-elle pas les espérances, les désespoirs, les frémissements qui s'agitent, les angoisses qui bouillonnent dans ces âmes impétueuses, incandescentes ?

N'est-elle pas en quelque sorte l'image de la Hongrie opprimée qui souffre, pleure et sanglote, de la Hongrie en courroux qui se lève exaltée, furieuse, rugissante ! Et si la renommée du fils d'Hélène Zrinyi a dépassé les frontières du pays magyar pour devenir universelle, cette grande célébrité Rakoczy la doit, en partie, à l'hymne magique, aux notes tour à tour plaintives ou éclatantes, aux stances douces ou emportées, aux strophes élégiaques ou lyriques. C'est ainsi qu'enfant du génie l'Art sublime peut imprimer le sceau de l'Immortalité à la gloire splendide des héros !

Figure d'une puissante originalité que celle du dernier prince de Transylvanie, nature bouillante, fascinatrice, bizarre mélange de candeur et de diplomatie, d'ambition et de désintéressement, de modération et d'intrépidité. « Homme du monde naturellement doué de cette brillante « et chevaleresque courtoisie du grand seigneur, a écrit son « compatriote l'historien Boldényi (1), le duc gagna les « cœurs par ses manières douces et bienveillantes et con- « quit les suffrages de la nation par son inviolable attache- « ment aux droits sacrés de la Hongrie ! » Le prince, en effet, avec une élévation de sentiments qui donne à son caractère un cachet de noblesse émouvant, n'hésita jamais à sacrifier ses intérêts particuliers aux intérêts supérieurs du pays même. Aussi, avec autant de surprise que d'admiration,

(1) *La Hongrie ancienne et moderne*, Paris, 1851.

l'Europe le vit-elle renoncer à ses vastes biens, à ses privilèges, refuser des couronnes pour conspirer avec plus d'ardeur à l'indépendance nationale, aimant mieux, d'après l'éloge d'un de ses biographes, être simple citoyen à Presbourg que roi à Varsovie !

Depuis deux siècles les Magyars voient à travers le mirage de leurs rêves patriotiques passer la merveilleuse figure du héros, emporté dans un nuage de poudre au galop de son ardent coursier, sabre au clair, magnifique dans son éblouissant costume de brandebourgs et d'hermine, l'aigrette tremblante sur la toque de velours que nimbe la radieuse auréole de la Gloire et du Malheur !

Il ne fut pas donné à Rakoczy de contempler le triompho de la cause pour laquelle il s'était prodigué avec tant d'abnégation, immolant tout à son idéal sacré, mais les grandes idées semées par son admirable héroïsme ont germé avec les siècles. Après des efforts opiniâtres, des luttes inouïes, même des défaites et des défaillances, la Hongrie a pu enfin saluer la conquête de ses saintes libertés. Bel exemple réconfortant, qu'à toute époque et en tout pays doivent méditer les infortunées victimes de l'Oppression !

Les libertés, politiques ou religieuses, confisquées par des despotes d'occasion, peuvent subir de cruelles épreuves ; des tyrans éphémères ne sauraient les détruire.

Jamais d'obscurs blasphémateurs n'éteindront par leurs sauvages insultes les lumières célestes dont la splendeur illumine à travers les siècles *la Civilisation chrétienne* rayonnant sur le monde !

Tôt ou tard les Libertés inextinguibles gagnent une revanche éclatante, lorsque leurs défenseurs, phalange de fer groupée en un solide faisceau, montrent un courage héroïque et une opiniâtreté indomptable, à l'exemple des *Hongrois* inaccessibles au découragement, soutenant avec une

infrangible énergie des luttes désespérées sur « cette motte de terre qui, disait éloquemment Sobieski, rendrait du sang, si on la pressait ! »

L'iniquité meurt ; l'arbitraire passe. Seul le droit est indestructible, impérissable ! Seule la Justice aux ailes divines plane dans l'Infini d'un vol éternel !

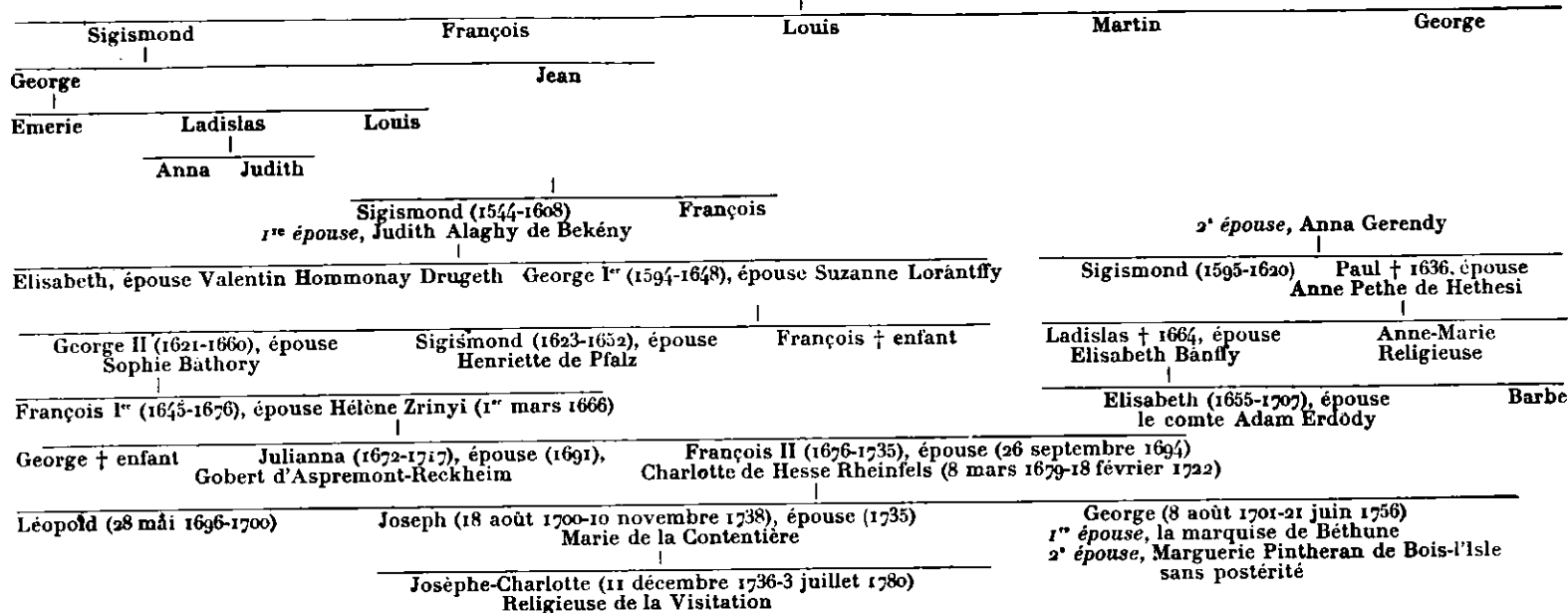
GÉNÉALOGIE DES RAKOCZY

La famille Rakoczy est une branche de la famille Bogát-Radván, remontant à l'époque de l'occupation ; d'après les chroniqueurs, elle aurait possédé des biens dans le Comitat de Zemplén, limitrophe de la Galicie. La Chronique de Márk mentionne Radoan, fils de Buger, un des principaux seigneurs du roi Salomon, qui aurait obtenu, en 1067, le titre de Palatinus Comes Radowan; les données positives remontent à 1227 seulement.

En 1238, on trouve Blaise de Rakolch, Rakoulch ou Rakouch. Benoît et Jean de Rakouch meurent vers 1350.

Au siècle suivant Michel Rakochy meurt vers 1409 et Jean Rakoczy vers 1440, et l'on arrive à

Gaspard Rakoczy



Nota. — Cette généalogie a été obligeamment communiquée à l'auteur par M. Emile Horn, l'éminent historien hongrois, auteur du remarquable ouvrage : *François Rakóczi II, prince de Transylvanie.*

LÉGENDE

Blason des Rakoczy

Écartelé : au 1 fascé de gueules et d'argent de huit pièces (Hongrie) ; au 2 d'azur à l'aigle issant de sable, becqué d'or et lampassé de gueules, accompagné en chef dextre d'un soleil d'or, et en chef senestre d'une lune en son premier quartier d'argent ; au 3 de gueules à la croix de Lorraine et fourchue d'argent, issant d'une couronne d'or posée sur un mont de sinople (Hongrie) ; au 4 d'or aux sept tours de gueules, ouvertes de sable.

Une fasce diminuée de gueules, liserée d'or, brochante sur les 2^e et 4^e quartiers.

Sur le tout brochant un écusson en abîme, coupé de gueules et d'azur, l'azur chargé d'une roue d'argent issante d'une montagne à trois coupeaux de même, une aigle de sable, lampassée de gueules, becquée et couronnée d'or, brochant légèrement sur le coupé, la dextre tenant un sabre d'argent, la senestre perchée sur la roue.

Collier de la Toison d'or. Couronne de Prince du Saint-Empire (bonnet écarlate), manteau de pourpre.

